

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
Le fils de l'artiste . . . . .	7
La paix après les disputes . . . . .	71

## LE FILS DE L'ARTISTE

La cérémonie est terminée. Un long cortège d'amis et de connaissances a accompagné la dépouille mortelle du peintre Théodore Ausel à sa dernière demeure. Il est même surprenant qu'une si grande foule ait soudain tenu à honorer le grand artiste dont le talent n'a peut-être pas été apprécié à sa juste valeur de son vivant: sa modestie et son mode de vie retiré ne s'adaptait guère au milieu dans lequel son métier l'avait placé.

Théodore Ausel n'avait pas de foyer. Il vivait comme pensionnaire chez la veuve Broner, une femme simple, estimée par chacun. Marthe — c'est ainsi qu'on l'appelle en général — a soigné l'artiste solitaire jusqu'à son dernier souffle. Elle est peut-être aussi la seule à pleurer vraiment celui qui est mort si tôt, car Henri, le fils unique de l'artiste, est encore trop jeune pour mesurer l'étendue de la perte qu'il vient de faire.

Trois anciens amis du peintre sont rentrés après l'enterrement avec Marthe et Henri dans la maison où le défunt a vécu. Il s'agit de décider maintenant du sort de l'enfant.

— Avec un peu d'habileté, on devrait pouvoir retirer une jolie somme de la vente des œuvres de Théodore, dit l'un.

— En attendant, on pourrait faire une collecte, suggère un autre. Je suis prêt à verser ma contribution aujourd'hui même.

La proposition est aussitôt acceptée. Mais il reste une question à résoudre: Que faire de l'enfant?

— Messieurs, intervient timidement Marthe qui jusque-là a écouté en silence, laissez-moi l'enfant jusqu'à ce qu'il aille à l'école. J'étais auprès de lui lorsque sa mère est morte et je l'ai soigné dès sa naissance. Il est comme mon propre enfant. Vous ne voulez quand même pas me l'ôter?

Les trois hommes se regardent sans répondre; elle poursuit:

— Vous pensez sans doute à l'argent? Ne parlons pas de cela. Gardez tout ce qui lui revient jusqu'au moment où il en aura besoin. Je peux le prendre en charge sans aide extérieure, grâce à Dieu. Je dois à son père davantage que je ne pourrais jamais lui rendre.

Les larmes qui accompagnent ces paroles sont plus éloquentes que tout le reste. Aucune objection n'étant formulée, Henri est confié aux soins de Marthe. Et l'un des hommes s'offre pour régler la succession du défunt et l'administrer pour le petit orphelin.

Les décisions rapides, arrachées par les circonstances du moment, ne sont très souvent pas menées à bien. Et c'est ainsi que le pauvre Théodore Ausel tombe dans l'oubli aussi vite qu'il est revenu en mémoire le jour de sa mort. Quelques-unes de ses œuvres sont vendues; les autres restent exposées là où elles ont été expédiées. Et la collecte organisée n'a pas non plus un résultat satisfaisant.

Marthe Broner a quelque expérience de la vie et des hommes; aussi n'est-elle pas particulièrement surprise de cette issue, tout en la regrettant. Elle

est heureuse d'avoir pu garder l'enfant. Selon son désir, l'argent provenant de la vente et de la collecte est versé sur un carnet d'épargne en attendant qu'Henri en ait besoin pour son instruction

Marthe est propriétaire de la maison dans laquelle **M. Ausel et sa femme sont** morts l'un après l'autre. Elle subvient à ses besoins en louant des chambres et en tenant le ménage de ses locataires.

Dès le début, le couple Ausel a fait une profonde impression sur elle; d'abord par l'heureuse harmonie qui existait entre le mari et la femme; mais aussi par l'exactitude avec laquelle ils s'acquittaient de leur loyer; leurs ressources étaient pourtant très limitées, surtout après la naissance d'Henri, à l'époque où Mme Ausel avait été si gravement atteinte dans sa santé. Marthe était très attentive au bien-être de chacun de ses locataires, mais elle s'était prise d'une affection particulière pour M. et Mme Ausel et lorsqu'après sa longue maladie, la jeune femme était morte, elle avait pris le petit Henri dans ses bras et s'était engagée à faire tout **ce qui était en son pouvoir** pour remplacer sa mère.

Le chagrin silencieux, plein de dignité du mari après la mort de sa femme, avait profondément touché le cœur de Marthe. Elle s'était attendue à une explosion de douleur exubérante et passionnée, mais elle n'en avait rien vu. Elle se doutait bien peu des combats que le pauvre homme soutenait en secret. Extérieurement il était toujours maître de lui, grave certes et parfois aussi triste, mais toujours tranquille, paisible. Jamais aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres.

C'est à cette époque que Marthe avait reçu de son locataire ce que, selon ses propres termes, elle ne serait jamais en mesure de rendre.

Le peintre était tombé malade. Il avait dû renoncer à ses pinceaux et à sa palette. Personne ne peut imaginer ce qu'il lui en avait coûté; mais là encore, pas une plainte. Comment était-ce possible? Théodore Ausel avait été instruit dès son plus jeune âge dans les voies du Seigneur et cette éducation avait porté des fruits précieux. Il avait reçu de bonne heure le Seigneur Jésus comme son Sauveur. Sa femme avait les mêmes convictions. Et c'était la clé de tout ce qui jusque-là avait paru si beau et presque incompréhensible à Marthe. Au chevet de Théodore, elle avait eu l'explication de bien des choses. Le soleil de la grâce n'avait encore jamais lui sur elle. Elle avait derrière elle des années de durs combats. Elle s'était toujours efforcée de faire de son mieux. Mais cela ne changeait rien au fait solennel que chaque année la rapprochait de la mort; et cette pensée la tourmentait parfois. Car des leçons de religion du temps de sa jeunesse elle n'avait retenu qu'une chose, c'est qu'après la mort il y a le jugement! Et maintenant, elle entendait dire que le Fils de Dieu est venu pour briser la puissance de la mort. Elle apprenait qu'Il s'était livré lui-même à la mort pour délivrer l'homme pécheur de la puissance de celui qui a le pouvoir de la mort; pour le purifier de tout péché et faire de lui un heureux enfant de Dieu et un héritier de la gloire céleste. Avec une foi toute simple, elle avait reçu la parole de la grâce. Toute crainte avait disparu et elle avait continué son chemin toute joyeuse. Elle comprenait maintenant comment la jeune épouse et mère avait pu laisser l'homme

qu'elle aimait et son enfant avec tant de sérénité; et pourquoi l'époux, malgré son immense douleur, ne s'était pas lamenté sur la morte. Elle trouvait maintenant tout naturel que lui aussi quitte cette terre d'un cœur heureux bien qu'il dût laisser son petit garçon.

Dès ce moment, Marthe a consacré tout son temps libre au petit orphelin. Henri est un enfant intelligent, éveillé. Marthe n'est pas très instruite, toutefois elle en sait assez pour lui apprendre à lire et à écrire, choses pour lesquelles le petit manifeste déjà un grand intérêt. Mais avant tout, elle s'efforce d'instruire le petit garçon, dès son plus jeune âge, dans les Saintes Ecritures – le commencement et la fin de toute connaissance.

Mais Henri va devoir maintenant commencer l'école. Marthe aimerait profiter des conseils d'un ami sage pour résoudre ce problème. Aussi accueille-t-elle avec joie l'annonce de la visite de François Tobler, l'homme qui s'est chargé d'administrer les biens de son protégé, peintre lui-même comme le père d'Henri.

François Tobler avait été autrefois un ami très proche de Théodore Ausel dont il appréciait le talent. Mais avec les années, un fossé toujours plus profond s'était creusé entre les deux amis. La raison en était très simple: Ausel était un chrétien convaincu tandis que Tobler se vantait d'être un libre penseur. Ausel avait souvent essayé de parler à son ami de son bonheur et de sa paix, mais celui-ci ne voulait rien en savoir. Et naturellement leur amitié s'était peu à peu refroidie. Pourtant jamais Théodore Ausel n'avait cessé de prier pour ce François Tobler.